

Éden

Cette année-là, à peine les grands avaient-ils dévalé l'escalier qui reliait notre logis au trottoir de la treizième rue, ma mère et moi nous retrouvions au salon, enjouées et fébriles. Nous pressentions, ravies, les quelques heures d'intime liberté qui s'offraient à nous jusqu'à leur retour de l'école.

*dans la petite pièce claire chacune son grément
horizon de velours et nid de soie partons la mer
est belle*

Sur le tapis, quelques jouets : des poupées de carton et leurs accessoires de papier, des cartes à broder et un jeu de construction. Mais tout cela pouvait attendre ; je trouvais d'abord plaisir à regarder ma compagne dans ses préparatifs.

Maman, joyeuse, s'emparait de la boîte de son violon qui, en ce temps-là, faisait la sieste près du divan de douce peluche beige. Elle la déposait délicatement sur un coussin et l'ouvrait sous mes yeux toujours impressionnés. Ensuite, elle installait son lutrin près de la fenêtre et plaçait sur le banc du piano les partitions qu'elle prévoyait travailler. Je regardais ces tout petits signes noirs sur grands papiers blancs. Je les aimais sans les comprendre.

Après avoir disposé un premier feuillet sur le léger chevalet de métal, maman s'approchait avec révérence de son instrument.

*elle le devêt de sa couverture de chamois qu'il est
beau elle soulève le manche spiralé voilà qu'elle
porte à sa joue son Bayeur bien-aimé elle est souriante
voilà qu'elle saisit la baguette magique*

Elle tendait avec précaution les crins de son précieux archet Sartory. Elle le faisait glisser sur les quatre cordes en quelques vigoureux allers-retours, se donnant un premier aperçu du travail qui l'attendait, du plaisir qui s'annonçait.

Ces premiers sons étaient rarement à point mais qu'importe. Estelle Salvail savait si bien, en un temps trois mouvements, mettre son instrument au diapason de la touche centrale du clavier de notre piano. Comme j'étais fière d'être de service pour toucher cette note originelle! «Donne-moi le *la*, veux-tu?... Le *la*, encore une fois...» Après quelques essais, quand j'entendais «Voilà!», je savais que nous avions atteint les tensions requises et que je pouvais vaquer à mes occupations de détente. Mais je préférais m'attarder. «Ça, c'est pourquoi? ... - C'est ... - Ça, ça veut dire quoi? - Ecoute le beau son...» Puis, maman vérifiait si j'avais tout ce qu'il me fallait, si je voulais un petit verre d'eau ou autre chose. Nous savions qu'une fois dans nos jeux, ce serait sérieux, qu'il vaudrait mieux ne plus nous interrompre.

L'artiste me quittait pour l'univers des sons et je me retirais dans mon domaine secret. Nous étions toutes proches et lointaines à la fois, silencieuses et pourtant réunies. Pour quelques heures, pour une éternité, nous étions seules ensemble. De la lumière. Des formes. De la musique et des jouets. Le paradis.

Je m'installais sur le sol et prenais place en mon royaume. À mon peuple de carton, j'attribuais des territoires et des légendes.

*courbes beiges rosaces aux tons bourgogne quel
beau pays pour mes amis une frise en damier et
des lignes turquoise il fera bon y vivre arabesques
feutrées voyages et liberté le sol est bien léger quand
on se sent portée*

J'avais placé mes cartes à broder près des partitions en attente : quand maman changerait de devoir, je changerais aussi de jeu. En retrait sur le plancher de bois franc, la boîte de mon *Tinker Toy*, droite comme une tour de garde, me garantissait du plaisir même si la répétition s'avérait un peu longue ou passablement sévère.

La musique que maman découvrait, jouait, peaufinait, était belle. Je ne sais plus vraiment ce qu'elle était. Il ne me reste que la sensation qu'elle était heureuse. S'il m'arrivait d'identifier au passage un petit bout de mélodie, le plus souvent tout me paraissait bien décousu et trop savant. Mais si beau ; si doux et si déterminé à la fois ; si important. Les notes voletaient au-dessus de ma tête. Elle jouait. Je prêtais vie à mes personnages de carton. Nous vaquions toutes deux à nos activités essentielles.

Entre deux pièces, maman s'enquérissait si pour moi tout allait bien. Je racontais la dernière aventure d'un de mes personnages ; parfois, un séjour dans l'étui du violon. Elle s'émerveillait tendrement que je m'amuse si bien. Nous retournions à nos joies parallèles.

A l'occasion je relevais les yeux et j'observais, fascinée, la précision et la beauté des gestes qui faisaient jaillir les sons. Ceux qui les faisaient graves, ceux qui les rendaient légers, ceux qui les faisaient danser. Je regardais les poignets, les phalanges, les paupières. Et tout le corps qui vibrait, tout l'être qui respirait.

Certains jours, un rai de soleil éclairait notre scène. J'y découvrais mille particules qui voguaient dans l'espace que longtemps j'avais cru vide ; je m'égarais parfois à vouloir suivre leur trajectoire.

Il me semblait que les meubles, les cadres et les bibelots participaient joyeux à ces après-midis. Par instants, tout près de mes jeux, un pied discipliné battait la mesure. Au coeur de notre salon, le temps.

*je suis toute petite je joue sur un tapis que je
crois persan je suis auprès d'une dame qui déchiffre
une partita notre salon est petit ce n'est qu'une
coquille mais elle est dans la mer*

Maman venait d'interpréter sans brisure toute la partition posée sur son lutrin. Alors, nous avions droit à une pause : petit besoin, bon fruit, et mots complices. Immense bien-être. Ensuite : retour au salon et autre défi.

*je sors mes lacets de couleur mes images à retracer
je cherche un parcours qui dise tout en une ligne je
trébuche j'oublie une étape il se forme des noeuds
au secours*

Cet amusement occasionnait trop de coupures. Après quelques dépannages qui s'efforçaient d'être patients, maman me proposait de choisir un autre jeu. Le moment était venu d'ouvrir la boîte de mon *Tinker Toy*. Ma corne d'abondance.

*quelques roulettes de bois des goujons colorés mille
jointures possibles voitures et balançoires tour de piste
et rayons une roue un mystère quelques notes un*

*revers on reprend on s'acharne oui voilà qui est mieux
on s'emballe on s'exclame mon dieu qu'on est heureux*

Et puis, «déjà?!», les écoliers rentraient. Ils nous trouvaient bien concentrées : la virtuose sur un passage difficile, «ce vibrato n'est pas à point...», et l'architecte naïve devant un début de château en Espagne. Ayant assouvi notre soif d'intime liberté, nous étions heureuses de les revoir. Il y avait bonne place en nous pour leurs récits espiègles ou leurs chagrins de rues.

De bon gré, maman rangeait son instrument. Elle planifiait déjà sa prochaine pratique. Elle identifiait une partition. Elle murmurait : «Demain, je travaillerai celle-là.» Je déposais un de mes jouets juste au côté du violon pour qu'il y rêve au rendez-vous du lendemain. Nous avions un futur intérieur. Tout convergeait vers un grand soir, un soir de concert.

Le paradis n'était pas perdu. Il n'était qu'entre parenthèses et elles étaient de velours.

Geneviève DeCelles

texte publié dans la revue MOEBIUS en 1994

www.Genevieve-DeCelles.qc.ca